

TAREK ESSAKER

SÒ CÉ



*Sò Cé (prononcer : Sò Ché), littéralement "cheval-homme", en bambara (Mali), mais généralement traduit par "homme-cheval".*

La douleur revient avec la dernière présence, comme une lenteur que rien ne peut faire vieillir.

Les légères blessures, et ce tant d'années, jusqu'à un matin prodigue où tout nous semble étrange et lointain.

Ce tout que nous ne pouvons recevoir sans répandre le mystère.

La distance entre nous et nous, et cette pesanteur qui vient d'ailleurs, comme un arc-en-ciel, et nous prend la vue, l'ouïe, et ce qui reste de sens, jusqu'au portail des doutes, aux dire des instants, aux rumeurs des lumières, aux berges des destins.

Ce tout languit et traîne sur les rives de nos attentes, qui, depuis déjà longtemps, ont pris garde d'espérer.

Mais pour cette fois, nous serons seul, le cheval et moi, dans le corail des présences. À l'horizon, au bout de ce qui peut être la route, des vagues, ou un semblant de vagues, qui portent à nos yeux de l'eau. Plus encore que l'eau, fraîche et paisible, qui flotte grandissant, puis disparaît, offrant ainsi son destin aux illusions.

Une étrange et douloureuse distance m'enjambe, surgit avec force et puissance, comme pour s'emparer de mes dernières et vagabondes solitudes. Tout chemine, au seuil des mêmes fuites, comme un secret d'une haute destinée, comme le sable au milieu de son désert, de plus en plus sobre, ramassé, simple et élégant.

Le cheval avance avec lenteur. Ce n'est toujours pas facile d'approcher la lenteur. À bien réfléchir, je pense qu'il invente une forme à chacun de ses pas. Il quitte un mouvement pour l'autre sans force, avec calme, en réduisant son effort, juste là, sans rien perdre de son élégance dans la fatigue. Rien n'est simple pour moi. Je marche devant, à côté, ou derrière, peu importe, la sueur me harcèle, le corps me trahit, les organes se tordent. J'aurais espéré ne pas avoir à supporter ce corps.

La route devant nous est sans espoir, à peine droite, à peine tortueuse, visible, ni début ni fin, longue, tantôt large, tantôt étroite. Elle file vers la ligne d'horizon, qu'on distingue à peine au lointain comme un rêve. Elle glisse, file à la surface de la terre comme pour se dérober et nous inviter à la quitter, comme pour nous faire croire qu'elle est là parmi les autres choses sans raison aucune. Elle paraît ne rien proposer ni offrir.

Pour le moment, nous sommes trois, la route, le cheval et moi. Cela n'a rien à voir avec une promenade quotidienne qui fait de nous des bons témoins de la nature à la recherche d'une quelconque sérénité. Nous n'avons pas d'histoire. Impossible de comprendre ce qui nous réunit. Nous, nous nous sommes trouvés là, sans raison, sans but, sans égard, sans prétention aucune.

Au milieu de nulle part, entre le désert et son désert, le sable et ses détours, entre le temps et ses prétextes. Dans un mouvement lent, très lent, au point de rejoindre l'immobilité.

Nous sommes trois à arriver, à marcher, à hésiter, à être là. Nous, nous ne sommes pas des corniauds à la recherche d'un terrain de jeu, ni des cigognes à préparer un nid douillet pour l'hiver. Tout ce que je sais, c'est qu'entre tous les hasards, notre rencontre n'a rien à voir avec un projet. Rien qu'un désir trop court. Il se peut que ce ne soit qu'une fuite, une simple idée à franchir, à repousser au loin. C'est aussi bien faire plus loin, pousser plus haut, plus bas. Qu'importe !

Autour de nous, il n'y a que désert, terre et sable, touffes d'herbe et d'épines desséchées. Chaque touffe pousse l'autre, bouscule, entraîne, protège, fait semblant, ajuste, organise, au même temps qu'elle trace des lignes et des sauts, comme si elles avaient quelque chose à dépasser, à franchir. Toute une énigme à découvrir et à nommer.

Autour de nous, le vent, son poitrail, ses flancs, ses ruses et ses conspirations, tissant les couleurs des lumières alentour, répandant les saveurs des herbes sauvages et voisines, comme quelque chose à dépasser. Peut-être, faut-il préciser que le cheval m'a discrètement indiqué qu'il faut se plier comme un roseau, du côté du vent, ce passeur de lignes et de frontières. Ce détenteur d'orgueil et d'élan. Ce balayeur de poussière et tisseur de sable. Ce vaurien nomade qui s'improvise des visages coléreux et organise des refuges pour les dunes.

Où finit la distance ? Où finit le vide ? J'épie la route et son devenir. Rien de nouveau.

Ni moi ni le cheval ne reviendrons sur notre décision. Nous sommes le désert et son silex, nous sommes le lointain vide de ses fentes. Nous sommes la tunique de ses étendues, la robe de son épiderme. Rien ne nous retiendra, ni un soleil qui se dresserait contre nos ombres ni un sable qui escaladerait les organes de nos discordes. Nous partageons le chemin. Nous avons suspendu les lumières aux murs de la terre depuis que nous nous sommes éloignés de nos pas. Avec la route, nous avons modelé l'absence. Nous avons cherché ce qui peut donner au chemin des lèvres d'enfant, aux gorges des rochers, et nous voilà, dans le vent calme et si doux, à la fois granuleux et ensablé, aux jougs, révoltés dans un tourbillon rapiécé.

La route ne fleurit pas, ne donne rien. Seule, elle est à l'horizon comme une embarcadère, attendant patiemment ses voyageurs, comme pour partir, comme pour ne jamais revenir. On voit mourir dans ses yeux, les nôtres.

Nos deux ombres, comme une escorte, nous accompagnent – sans mot dire, dociles et sans hostilité, résignés, dans la distance et le silence – à être du voyage.

À l'horizon, au bout de ce qui peut être la route, des vagues, ou un semblant de vagues, qui portent à nos yeux de l'eau, plus encore que l'eau, fraîche et paisible, qui flotte grandissante puis disparaît, offrant ainsi, son destin aux illusions.

La terre est rendue à sa chaleur, et tout nous entraîne dans le présent qui s'étale. Le vent chante encore à l'écart de nous, qui sommes silence et mouvement, ombre et chaleur, sueur et souffle. Nous sommes face à la bouche du ciel et au front des présences. Nous sommes dans le visage nuptial des montagnes, qui, au loin, tantôt paraissent, tantôt disparaissent, sans jamais nous cerner, ni nous approcher.

Le cheval et moi marchons avec la route. Autour de nous, une étendue embrasée accompagne nos ombres dociles et nos corps odorants. Le désert, qui nous aime, veut que chaque mouvement prenne sens, respire, frissonne, boive au sable sa soif, et mange à la terre son errance, pour qu'un autre règne soit. Je marche entre mon ombre et celui du cheval.

Les montagnes viennent à nous comme pour nous saluer avec faveur. Un jour, sans qu'on s'y attende, les choses et les êtres arrivent, portés par je ne sais quel agencement. Vent, saison, hasard ou buée, et c'est alors qu'on s'aperçoit qu'ils étaient là, toujours là, à notre portée.

Les montagnes viennent à nous. Cette demeure immobile et d'éternité marche vers nous. J'ai le sentiment qu'elle nous a toujours habitée en silence et discrétion. Je ne sais que pense le cheval. Son silence se perd dans le silence, qui fixe la terre toute entière.

Ces montagnes, cette bâtisse nonchalante, nef à la roche volcanique, où rien ne pousse ni ne prend racine. Faille contre faille. Brèche prolongeant une autre brèche. Seuil annonçant d'autres seuils. Tout se fait fugitif, muet, traversant, dissimulant, cédant, imposant, happé, chantant, trouble, fauve, fuyant.

Le rien est à la mesure de ses étendues, le reste n'est rien d'autre que le temps.

Ces montagnes semblent nous tendre leurs mains silencieuses et d'argile, comme pour nous tenir à distance et nous signifier que mon sort, et celui du cheval, sont scellés aux leurs. Quand, discrètement, elles disparaissent, c'est pour laisser place à ce qui adviendra. Elles paraissent flotter comme des êtres fugitifs voulant se faire oublier. Elles semblent respirer comme respire le cheval marchant devant moi. Leurs flancs se meuvent d'une commune mesure, au rythme des muscles de mon corps. Nous sommes à la fois si proches et si distants.

Une lointaine chance. Une extrême présence. Une commune distance.

À l'instant même, je m'aperçois que je marche loin devant le cheval. Il vient de hennir. Je pense qu'on ne doit rien l'un à l'autre. Je ne peux rien pour lui. Ni pour moi-même d'ailleurs. Nous ne sommes là ni pour guérir ni pour renoncer. Il me semble qu'il s'immobilise. Non, je ne reviendrai pas sur mes pas. Je l'ai promis. Nous marchons sans rien devoir à la vie ni à la mort. Nous, nous sommes assurés d'être là, avec la route et les étendues embrasées alentour, dans les pupilles du vent, dans le feu des solitudes. Nous avons évité ce qui pouvait nous rassurer et parler pour nous. Nous sommes des innombrables facettes des mêmes choses et êtres. Le monde s'y est glissé et nous l'habitons. Nous ne pouvons nous reconnaître qu'à travers ses tribus. Nous avons à rejoindre, par d'innombrables détours, la connaissance que nous avons de nous-même, et ce que le monde a pu retenir de nous.

Mais s'agit-il seulement de connaissance ?

Non, je ne reviendrai pas sur mes pas. Je l'ai promis bien avant. Je marche hors de mes pas, loin de mes traces. Cette route n'appelle-t-elle pas été conçue bien avant ?

Je pense au cheval, respire son odeur, mêlée à celle de la terre, écoute son souffle, confondu au mien et à celui de vent. Il se trouve juste là, à côté. Je ne sais lequel de nous trois est homme, vent ou cheval. Je ne sais de nous qui hennit, souffle ou parle.

La route, bien qu'elle ne nous ait jamais appartenu, est là, pudiquement nue dans son corps. Le sable, malmené par le vent, la transfigure, la maquille, la cajole, la peigne, l'enserre, la harcèle. Que sera-t-elle demain ? Une trace incendiée, une voie de sable, un visage retrouvé, un paysage étrange, une demeure familière, une pierre défigurée, une noyée secourue. Sans ou avec nous, pour nous, par nous.

Demain est un mot étrange. Une énigme qui nous rend à nous-même et à un monde qu'on n'aurait imaginé, rêvé et figuré.

Oublier, oublier, perdre, perdre, ignorer, ignorer, disait-il. À quoi rêvent les pierres, après le vent, comme l'herbe, après la pluie ?

À croire, quand le vent se lève, enveloppe, vente et lisse les pierres de ce désert, qu'il dépose et permet à une partie de son corps de devenir pierre. En échange, bien sûr, de reprendre la part de ces dernières, devenue vent. Quand la pluie tombe, l'herbe absorbe l'eau qu'il faut, et devient plus herbe, plus verdissante, plus dense, plus acide.

Qui sommes-nous, sinon l'ailleurs de nous-même, et le gage que toutes ces incalculables choses et êtres nous prolongent, nous diffusent, nous démembrant pour ne nous restituer que comme signe parmi signes ?

Nous marchons vers le sud, plutôt entre le sud et l'ouest, nous marchons dans le sud du monde. Nous n'avons ni soif ni faim. Nous avons veillé à ne rien emporter avec nous, avons vidé nos corps de leurs organes pour moins de souffrance. Au loin, sur la ligne d'horizon, des espaces bleus d'entre les plis des lumières, flottent comme des mers minuscules, éparpillées ici et là. Une réverbération d'un bleu turquoise, dont émane une désespérante fraîcheur à laquelle on ne peut résister.

Nous sommes au milieu de cet univers, comme au milieu de nos existences. Sable au milieu d'autres sables. Dunes cernant d'autres dunes. Reptiles conspirant avec d'autres reptiles. Touffes d'épines faisant razzia sur d'autres touffes.

À quoi rêve un reptile conspirant avec d'autres reptiles, comme le vent vendangeant d'autres vents ?

As-tu vu une coquille devenir pierre, et la pierre, vent, et le vent, à son tour, sable, et le sable, homme, et l'homme, cheval, et ce dernier, devenir nuage, et le nuage, herbe folle ?

As-tu entendu la pierre parler au reptile, et le reptile, au vent, et le vent à la terre, et elle-même, au cheval, et le cheval, à l'homme, et ce dernier, à une coquille ?

Voilà que nous sommes nombreux à marcher en silence au milieu de tout, un tout étalé, étendu, horizontal, léger, que rien ne peut vieillir. Étrange, sobre, parcelles de doutes et de détours, quand la marche est soutenue. À la fois, solaire et lunaire, rafraîchie, multiple, gaie et entière. Ce tout comme nuée qui déchire et recommence, souterrain, solitaire, sombre à la lisière de la lenteur, amnésique, soudain et furtif quand il est aux prises avec ces communes présences.

Nous marchons en silence, et quand il nous arrive de parler, on le fait tous à la fois, comme une tribu chapardeuse et bavarde, en partance comme, à son habitude, vers on ne sait quelle terre ou quelle razzia suspecte à laquelle elle se prépare.

Nous marchons dans les étendues de l'ouest, et je regarde le disque solaire se coucher. Il est à l'horizon, à même la terre, très bas, glandeur et royal, souverain et discrètement assoupi. Je regarde ce beau feu embraser la terre entière, mettre le feu à ce qui vit et meurt, comme le feu d'une forge en plein ouvrage, un disque solaire en flamme, un enfer vivant qui peut contenir aisément toute la tribu que nous sommes. Un disque en flammes, sauvageonnes, furieuses de notre audace d'avancer. Comme si c'était à elles qu'on s'adressait pour une quelconque quémante.

Tu viens donc avec nous, demandait le cheval au vent ? Là-bas, les chardons prennent la meilleure place dans le disque solaire. Mais je te conterai, ainsi qu'à l'homme, l'idée d'être cheval. D'où je viens, ou du peu qui y demeure, il n'y a pas de place pour le verbe être ni le verbe avoir, au présent. Nous sommes en devenir, en train, entre, au seuil, diffus et inconstants.



C'est en effet grotesque et affreusement beau. Un ciel aux lueurs orangées et violettes, arrondi par des nuées éparses de chaleur et de sable, tantôt orgueilleux, tantôt vaguement oppressant. Bientôt le sable, de loin en loin, par une traînée d'ombres déjà fatiguées pour la plupart, surgit, s'installe, s'annonce des plus enviabes, boiteux, si bon. Cette fois, nous sommes une meute au devant de la beauté. Le vent pleuvait sous nos têtes, une vraie bataille à livrer, parmi jurons et menaces. Nous étions heureux, le cheval et moi ainsi que le reste de la tribu.

Le cheval est loin devant moi, pour le moment, avec la route et le disque solaire embrasé, il semble franchir le seuil de l'innommable, ce qu'on ne fait pas sans frémissement et crainte, respect et silence. À eux trois, ils semblent nommer quelque chose de trouble, dont il n'y a pas trace, qui abrite une autre langue. Aucun mot ni expression ne viennent à mon esprit pour décrire ce que je vois. Ils semblent habités par une présence que le lieu cache ou garde à l'abri de la raison. Je regarde encore, peut-être suis-je au seuil d'une fièvre ? Suis-je au-dedans ou en dehors des sens dont le vent aurait eu raison ?

À quoi rêve un cheval qui confie sa crinière au vent et son corps à l'horizon ?

Le cheval a la couleur d'un feu qui dort. Une espèce de braise qui sommeille, inquiète à force d'être pure et sobre. À ras de terre, il a la couleur pourpre, vif et étendu, tient à peine au sol et miroite, tremble, rouge, fragile, éclatant, bien étrange parmi route, sable, touffe d'herbe, homme, vent, et tant d'autres choses que l'on voit marcher, adossées aux solitudes des horizons.

Comment dire, comment écrire, comment réfléchir là où tout continue, trouble, se noie, étrange, se dérobe, éblouit, s'aère, étonne, en douceur, éloigne et rapproche, tantôt désigne, tantôt fuit plus loin. Quelque chose se passe, m'embarque vers je ne sais où. Peut-être, juste ce qu'il faut pour le trouble qui me surpasse quand je manque à moi-même et à ces étranges et silencieuses libertés qui me harcèlent.

Nous ne sommes plus les mêmes, ni moi ni le cheval.

On marche, à peine ensemble, à peine séparé, on se tait. On marche appuyés sur cette route, sur ce chemin qui s'ouvre comme se hasarde le vent dans les plis des dernières terres, histoire de prétendre à un plus irrésistible destin. La route ne joue ni ne triche. Lentement, elle habite mon regard, devine mes inquiétudes, l'à peine de mes doutes, les gerbes de mes distances.

Tout est parfaitement immobile, doux, absent, presque là, à peu près, à épeler, tout bas, très bas, l'ombre, le vent, les pierres, au plus près du silence, au plus bas de la parole. Au bas de l'horizon, rien n'est comparable à rien, le silence le plus proche crie. Au-delà, ces choses, ces êtres, le cheval et moi, sommes au milieu d'un plus vaste et étendu reflet, espace que l'on perd, rien que des murmures, des silences, des entre ciel et terre, entre terreurs et absences. Morceau d'espace dont les battements des cils glissent du haut des montagnes vers les bas du vent et dans lesquelles grondent mes dernières jubilatons.

Rien que le cheval et moi. Rien ne nous viendra en aide. Je ne l'ai pas suivi dans son voyage et il ne compte pas me suivre dans le mien. Dans notre absence de passé et d'avenir, nous n'avons rien à usurper l'un à l'autre. Qui est il ? Qui suis-je ? Ne sommes-nous pas emportés parmi traces et sens, à marcher vers nous-même et nos pas ? Nous n'avons à n'être ni en retard ni en avance.

Comment aurait-on pu, nous qui ouvrons la bouche au soleil et reprenons muets nos traces ainsi que nos cris à la terre, expliquer nos désirs de marcher vers les sud ?

C'est vers la route qu'on s'achemine, encore elle. Son hésitation nous manque, son tracé dissimule ses détours. Elle meurt et vit en nous, plus rêveuse et attentive que nous.

Elle a le vide pour figure. Le néant pour voile et la douleur sanglante.

On est avec la route comme avec soi-même, son sable ou ses pierres, dans l'éparpillé de ses incendies, dans les pétales de ses ruines, sur les berges de son ombre.

La route nous rapproche de l'oubli, un monde ouvert sur d'autres mondes. À l'abandon, dans les chutes des choses et des êtres. Elle nous prend par les mains pour d'autres cendres, pour d'autres amnésies.

Toutes les routes donnent sur l'absence. L'incertain. L'imprévisible. Je suis allé vers elles. Je me déplace dans moi-même comme le crépuscule dans le pourpre de sa peau.

Tantôt nous sommes notre route, tantôt sa part manquante. Peut-être, sommes-nous ses détours, ses fils tendus vers je ne sais quelle direction et ligne pour ne prétendre à rien d'autre ?

Ses parcours, ses visages multiples et hagards, ses griffes, son écorce, sa bouche grande ouverte sur l'abandon. Ses navires qui portent les voyageurs vers des horizons inconnus et prétendent à leur repos.

Pour ne rien perdre de sa vie, le cheval me précise qu'il faut se tenir droit, ni dans l'espoir ni dans le désespoir. Se tenir droit dans les étendues du néant. Qu'il me faut dilapider les désirs, sans pitié, dans l'abandon et la défaite. Dans les ruines. Ses propres ruines. Au plus haut dans le vide, en dedans, sans répit. Dans l'inlassable urgence de ne rien réclamer, sans regrets, dans la vie même de la vie, cette haute demeure de la déroute.

Je suis en route, les détours m'y conduisent, peut-être. J'avance par le vent, le corps harcelé de fatigue et lassitude. Le cheval est toujours là, présent. Je ferme les yeux, me retrouve dans sa respiration, lente, limpide et légère. Le vent nous guette, nous tient par nos bouts, nous bouscule, traverse, nous inonde de sable, sans peur, sans présence.

À quoi rêve un homme quand il appareille sa vie comme on bâtit une demeure ?

Risible vie, éclatante parmi vomissures et regrets, agrippée, s'égare, s'échoue débonnaire, s'inventant une rencontre là où on ne rencontre plus jamais un être.

Je trouverai assez de pas, de force, de souffle, de rage, de colère pour traîner encore. Je suis ce témoin sans nouvelles du monde, qu'importe, rien ne m'est promis et je ne promets rien. À quoi bon se perdre ou poursuivre, semblable à ce cheval embrasé dans le vent et qui divague. En attendant, la route est là, serait-ce elle qui nous contient et nous broie ? Serait-ce elle qui parle, nous raye et nous chuchote ce qui manque et nous confond aux pulsions les plus secrètes des êtres et des choses ?

Par-delà mes ruines, oserai-je me retrouver dans ces miroirs de sable, dans cette route qui désespère et grimace, me rapprochant de la nuit, du plus noir que la nuit ?

[Tarek Essaker](#), Bruxelles, novembre 2006.

Tous droits réservés, 2006-2020.

Illustration : *Homme à cheval*, marionnette contemporaine Bamana (Mali).

Source et crédit : [Koninklijk Instituut voor de Tropen](#), Amsterdam, [licence CC-BY-SA 4.0](#)